

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52) 7.00

BUREAU RUE DE LA VILLETTE



Oeuf de Pâques des Liégeois

ABONNEMENT :

Un an . . . fr. 7 00

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne . . . fr. 50

RECLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . 4 00

Fait-divers . . . 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

La seule Solution possible

La seule solution possible, la seule digne, est tout indiquée :

C'est la démission de tous les Conseillers.

Du moment où il est prouvé qu'il est impossible de trouver dans le Conseil actuel, les éléments d'un Collège capable, le Conseil n'a qu'une chose à faire : s'en aller.

Il est clair, en effet, que la situation actuelle ne peut se prolonger sans que la ville de Liège soit couverte d'un immense ridicule.

Aux yeux du pays, les liégeois vont, positivement, passer pour des bêtes.

— Comment, dira-t-on, une ville de 140,000 habitants ne parvient pas à trouver chez elle cinq hommes assez intelligents pour prendre en mains les rênes de l'administration !

Je sais bien que la réflexion ne sera pas très juste, pour la bonne raison qu'à part de rares exceptions, nos honorables conseillers ne constituent pas précisément la crème des hommes intelligents de la ville.

Mais cela ne signifie pas grand chose.

Dès le moment où la ville de Liège — l'Athènes du pays Wallon — met au pinacle certains hommes, le pays a le droit de considérer ces hommes comme les plus intelligents que l'on ait pu trouver ici.

Vous voyez quelle jolie réputation cela va nous faire !

Grosjean, Lovinfosse et C^{ie} considérés comme la quintessence du mérite et de l'intelligence liégeois !!

La Béotie, quoi !

Aujourd'hui, une chose est clairement démontrée : C'est que les hommes indépendants et intelligents du Conseil, les seuls qui pourraient former un Collège capable de défendre sérieusement envers et contre tous — les Orban compris — les intérêts de la ville, sont précisément ceux que l'on a mis dans l'impossibilité de trouver une majorité au sein du Conseil.

Les autres, c'est-à-dire les incapables ou les intéressés, ont seuls des chances d'être hissés sur le pavois.

Cette situation, nous le répétons, est intolérable.

Il faut qu'elle prenne fin au plus tôt.

Et, pour en finir, la seule façon honnête, loyale, logique de procéder, c'est, nous le répétons, la démission en masse.

Le Conseil est déjà grotesque ; pour ne point devenir odieux, il doit, au plus tôt, solliciter une absolution du corps électoral.

On doit comprendre que le Conseil actuel ne peut plus vivre honorablement.

Il a fait faillite ; qu'il dépose son bilan !

Le corps électoral, qui sera le curateur en cette circonstance, verra s'il convient de lui accorder un concordat.

Si le Conseil actuel donne sa démission à présent, on pourra au moins dire que s'il n'a pas toujours bien vécu, il a eu une belle mort.

Mais si le Conseil s'obstine à rester ; s'il se refuse, comme nous le disions plus haut, à déposer son bilan, il fera comme les commerçants qui essayent encore de faire des affaires lorsqu'ils n'ont plus de crédit ; il fera de la circulation ; il négociera des traites tirées sur le corps électoral — qui ne veut plus traiter avec lui — et alors ce ne sera plus la faillite, ce sera la banqueroute politique !

CLAPETTE.

Les revues littéraires

La mode est aux revues : on ne lit, on ne veut que cela et tout honnête homme est forcément abonné à l'une d'elles. On a appelé cette espèce de petit commerce un mouvement littéraire... va pour un mouvement !

Ces douze, vingt pages publiées toutes les quinze semaines renferment les « essais » des abonnés, car il faut être du couvent pour y

manger, et s'il vous prenait la fantaisie, à vous, ô homme nul qui ne payez pas, d'envoyer aussi un essai, fut-il beau comme une page de Hugo, vous auriez l'agréable surprise de lire dans le numéro suivant ces trois charmants petits mots : M. X... « Etes-vous abonné ? abonnez-vous ce sera plus simple ! »

Vous le voyez, c'est beau mais c'est simple, le vieux précepte de Boileau n'est donc pas oublié :

« Soyez simple avec art ! »

Abonnez-vous ce sera grand !

C'est dommage ! les revues sont parfois si chères et si ennuyeuses ; elles ont, je l'admets, mis au jour quelques talents sucrés. Mais à côté de cela quel musée d'horreurs ! quelle prose parfois !

A côté d'écrivains consciencieux que de scies !

Et par scies j'entends toute cette catégorie d'individus s'imaginant être au dernier pic du Mont Parnasse, parce qu'une fois, en passant, et peut-être dans le but de conserver un abonné, on leur a fait les honneurs de l'imprimerie !

Songez donc ! il a écrit, lui ! qui songeait autant à la gloire littéraire qu'à la corde et chose plus merveilleuse encore, il est imprimé !!!

Après cela il est de force à se prendre lui-même pour un petit Gozlan.

N'est-il pas de bon ton pour lui de porter de longs cheveux ? de se composer une figure rêveuse ? de marcher seul la tête baissée, parlant, gesticulant ? Ne serait-ce pas d'un bon effet de se promener solitaire le long de l'eau, ou de s'arrêter au beau milieu d'une place publique, les bras sur la poitrine comme abîmé dans une contemplation profonde ?

Malheur à vous si vous le connaissez ! il ne vous a pas dit deux mots, qu'il déclare avoir en poche, par hasard, un sien article pas trop mal tourné « je l'ai eu fait en un quart d'heure » ajoute-t-il avec un petit air faut subir sa prose. Vous en êtes réduit à digérer un long poème sur un ruisseau exécutant une course serpentine « à travers les marguerites au cœur d'or. »

Où bien mieux encore, une nouvelle de deux cents lignes à propos d'une jeune fille aux yeux noirs, la fiancée d'un zouave pontifical, lequel juge bon de se faire tuer quelque part près de Rome.

Cet événement fournit à l'héroïsme l'occasion d'aller « verser des larmes brillantes » sur l'humble tertre des soldats. Enfin, dernier et touchant détail, l'ange aux yeux noirs expire à la deuxcentième lignes.

Vous crier bravo... par politesse.

Ce soir-là l'abonné dormira du sommeil du juste. A tout propos il déclarera sa revue la plus forte des revues existantes, il jurera ses grands dieux que les directeurs ont un discernement, un tact délicieux !

Par exemple, il ne faut pas qu'on le refuse, lui !

Sûrement gare dessous ! il vous fiche la revue et ses administrateurs au pilori et vous leur dit ce qu'il en pense.

Cette publication qu'il portait aux nues jadis, devient d'un coup et selon lui une véritable boutique. Une chose bête venant d'hommes plus bêtes encore.

On l'a refusé ! eh ! bien ni une ni deux, ils manquent de tact, ils ne savent pas voir ce qui est beau et grand. Ah ! les ânes ! les pauvres ânes !

La vérité est que parfois les « écrivains » dirigeant les publications littéraires, sont à peu près aussi forts en style que des auvergnaats. Vous leur verrez reprocher aux autres, dans un français impossible, le défaut de correction, le manque de couleur ou de variété. Cela m'a toujours fait penser à ce père disant très moralement à son fils : S. N. D. ! si tu jures encore je t'casse la gueule !

Un de mes amis me montrait il y a quelques temps, un petit conte tout à fait gentil et que sa revue avait refusé, disant : « Fade ! très fade ! Horriblement fade ! Refaites, l'idée est bonne ! »

« L'idée est bonne ! Il me flanque cela chaque fois à la tête, s'écriait mon ami. Voilà la trentième bonne idée qu'ils reçoivent de moi. Les idées ne s'impriment pas ! »

C'était vraiment un peu fort. Nous fîmes une expérience : Mon ami copia et envoya à l'aréopage une splendide description de Balzac, chaude de tons, vivante, comme le maître savait en faire.

« Votre description est très pâle, manque d'allure et de vie, l'idée est bonne, » déclarèrent les membres de la revue.

Balzac reçut ce jour-là un fameux soufflet. Ce petit sénacle était donc composé de quelques drôles qui s'encensaient mutuelle-

ment, s'imprimaient aux frais de leurs abonnés, qu'ils tiraient très spirituellement en bouteille.

Et ces pauvres lecteurs, berçant l'espoir d'être dans un mouvement littéraire, perdaient leur temps à rimer un sonnet, à élucubrer à grands renforts d'extraits et d'études quelque histoire du bon vieux temps !

L. HILARÈS.

LA CRISE COMMUNALE

A qui le panache ? disions-nous l'autre jour en parlant de la nomination du futur maire.

Certes, le choix d'un bourgmestre est chose importante : le bourgmestre d'une grande cité est une sorte de petit roi constitutionnel, responsable et amovible ; le développement de nos institutions démocratiques lui a donné une très haute position : outre la direction générale de l'administration, le choix de ses collaborateurs et les relations avec les autres pouvoirs, il a spécialement dans ses attributions le service de la police qui le met constamment en contact avec la population et le place dans une situation prépondérante mais dangereuse, s'il n'a pas la force et l'autorité morale.

Aussi doit-il avoir encore plus de fermeté de caractère et de dignité que d'éloquence, plus d'intégrité que de prétentions, plus de dévouement que d'ostentation mondaine. Nous n'en sommes plus au temps où il fallait le prestige de la naissance ou de la fortune pour occuper une pareille charge : si nous donnons un traitement convenable à nos premiers magistrats, c'est que nous avons compris la nécessité de prendre les capacités où elle sont le plus souvent, c'est-à-dire dans cette partie de la bourgeoisie qui, née hier du peuple, en représente le plus fidèlement les progrès et les aspirations. Libre à la Gazette de Liège de faire un reproche à un de seconde classe et de ne pas appartenir aux vieilles familles du pays. De la part des libéraux, de pareilles considérations seraient étonnantes, et ceux qui n'ont pas été élevés sur les genoux des duchesses, ont assez prouvé leur valeur dans le passé pour qu'il ne faille pas écarter leurs semblables dans l'avenir.

Il faut moins d'esprit pour donner quelques fêtes mondaines que pour veiller constamment à la sécurité, à l'instruction ou à la salubrité d'une grande ville et tous les succès de sport ou de table ne peuvent remplacer la fermeté, l'esprit de suite et le dévouement. Tel peut être un excellent représentant qui serait un pauvre bourgmestre.

Le choix des échevins est encore une grande difficulté et les hommes de valeur, les spécialités utiles ne sont pas toujours disposées à s'unir à un chef du pouvoir qui manquerait d'autorité morale.

Nous n'en sommes pas à Liège aux plaisanteries électorales — au *zwanze* comme on dit là-bas — qui éloignent tant de capacités des luttes bruxelloises, mais il faut reconnaître qu'il y a des représentants les plus dignes de l'aristocratie, de la finance, de l'industrie, de la haute bourgeoisie, se retirent, pour la plupart, des combats du scrutin et laissent la place à des plus courageux et à des plus désintéressés. Il faut une grande abnégation, une foi vive et une noble ambition pour exercer honnêtement le pouvoir. Ce sont des vertus trop rares pour ne pas les apprécier chez ceux qui les possèdent, et les sommités sociales se montrent de moins en moins disposées à les exercer.

La démocratie moderne, devenue prépondérante, supportera mieux une forte autorité sortie de son sein et il n'y a pas à craindre, dans les circonstances actuelles, que cette autorité soit un danger pour les pouvoirs existants.

Telles sont les vues qui devraient prévaloir au moment où le choix du gouvernement doit s'exercer dans des circonstances aussi difficiles.

Seulement, ce sont précisément de ces considérations sérieuses que le gouvernement se soucie le moins. Ce qu'il veut avant tout c'est défendre ses petits intérêts politiques et autres, l'intérêt général et l'intérêt de la ville dusent-ils en souffrir.

Les bourgmestres réunissant les qualités dont nous parlions plus haut, les bourgmestres à la fois fermes et bienveillants, les bourgmestres peu soucieux de sacrifier leur dignité pour plaire à n'importe quel clan, sont précisément ceux que l'on met dans l'impossibilité de constituer un collège.

Assurément, le gouvernement, cette fois, triomphera. Il parviendra à mettre à la tête de l'administration les hommes qui lui

plaisent, ou tout au moins ceux qui n'oseront lui déplaire. Mais il en arrivera aussi à démontrer une chose, c'est qu'il eût mieux valu laisser aux conseils communaux le droit de nommer eux-mêmes les bourgmestres, puisque ce droit qu'il a enlevé à d'autres, le gouvernement lui-même ne sait pas en user avec justice et impartialité.

A l'Association libérale.

Les progressistes de l'Association seront donc toujours les mêmes !

On les roulera donc éternellement avec la même facilité !

Dimanche dernier encore — comme lors du vote sur la question du scrutin secret — les progressistes se trouvaient en majorité. Ils avaient obtenu sur le comité, une première victoire. Ils allaient incontestablement triompher sur toute la ligne, et d'abord faire admettre l'amendement laissant supporter aux campagnes — dispensées de toute cotisation, jusqu'à présent — l'augmentation de cotisation réclamée par le comité, quand ils ont donné à M. de Rossius-Orban l'occasion de les envoyer promener.

Sous prétexte que « l'amendement n'avait pas été porté en temps utile à la connaissance des campagnes », M. Neujean — toujours là pour jouer des tours de ce genre aux progressistes — a proposé l'ajournement. M. Hanssens, et à sa suite bon nombre de progressistes, se sont précipités sur cette étoffe rouge agitée devant eux par le torréador Neujean, et l'ajournement a été prononcé.

Pas un progressiste n'a eu la présence d'esprit de monter à la tribune pour dire que *matériellement* il est impossible que l'on porte un amendement quelconque, *en temps utile*, à la connaissance des membres de l'association. En effet, il suffira toujours que les propositions du comité soient portées à la connaissance des intéressés dix jours avant la séance (délai légal), pour que les amendements dont ces propositions seraient susceptibles, ne puissent être portés en temps utile, c'est-à-dire dix jours avant la séance, à la connaissance des mêmes intéressés.

Il faudrait pour cela que le Comité amendât lui-même ses propositions — ce qui serait d'un bon comique.

Il n'y a pas, d'ailleurs, de raison pour que cela finisse et à la prochaine séance surgit un autre amendement qui n'aura pas, lui non plus, été porté « à la connaissance des intéressés », cela suffira pour que l'on soit de nouveau forcé d'ajourner le vote sur la question.

Grâce à ce simple procédé, il sera toujours facile aux doctrinaires, quand ils ne seront pas en nombre, d'ajourner toute proposition gênante.

Seulement, quand ils seront en force, vous verrez comme ils se rattraperont... sur le dos de ces bons progressistes !

CLAPETTE.

Faits Printaniers

Nous avons dit samedi dernier que M. Hanssens avait, en fin de compte, été chargé de former un Collège.

Ce Collège une fois formé, il s'est trouvé qu'il n'y avait pas au Conseil, pour l'appuyer, une majorité sérieuse.

On voit que nous ne nous étions pas trompés. C'est une créature du parti que l'on veut en haut lieu.

Aujourd'hui, il est question d'un Collège provisoire présidé par M. Warnant.

Notre dessinateur en est dans une joie !...

Lundi soir, en passant au Pont-d'Ile, j'ai vu un rassemblement d'une centaine de personnes.

Informations prises, j'apprends qu'un Monsieur — un capitaine de l'armée, me dit-on — a engueulé un marchand de journaux qui vendait une espèce de pamphlet sur le ministre Frère-Orban.

Chaque fois que le vendeur criait le titre de son journal, cet officier en civil — quoique ne l'étant guère en réalité — criait plus fort.

Sans discuter le droit que n'avait pas ce Monsieur d'empêcher la vente d'un journal, je déclare être d'avis que le projet de réserve doit être voté au plus tôt. Seulement c'est l'armée qui sera mise en réserve, car à en juger d'après cet incident, elle aurait terriblement besoin d'être réservée. Cet officier peut porter M. Frère-Orban dans son cœur. M. n Dieu ! on a tous son petit dada. Il peut même demander qu'on lui élève une statue.

Est-ce que moi je m'y oppose ?

Je me souviens même, à propos de statue, avoir entendu un directeur d'école — plus connu par l'étendue de ses pieds que par celle de son savoir — dire d'une voix émue : « Je n'aurais plus qu'une pièce de cent sous, je la donnerais pour élever une statue à M. Frère-Orban qui est le plus grand homme que je connaisse. »

Cela prouve simplement qu'il y a des gens qui : 1° ne sont pas difficiles sur le choix de leurs grands hommes ; 2° et qui ne connaissent pas beaucoup de grands hommes.

Je serais curieux de savoir comment on représenterait M. Frère-Orban. Peut-être sous les traits du Dieu de la gracieuseté parlementaire et disant à M. Guillery : « Vous avez menti. » Ou bien on le montrerait s'unissant à l'opposition contre la gauche et reprochant en même temps à l'extrême-gauche ses coalitions avec la droite.

Il y a mieux que cela : On le représentera sous le masque de la Pauvreté, jetant sa fortune à tous les vents. On écrira sur le socle de son monument :

« Il mourut pauvre »

Si cette épithète est adoptée, je sous-rais de tout cœur et offre la seule monnaie qui lui convienne dans ce cas : un « misérable » petit sou.

Mais pour moi, le titre le plus glorieux de M. Frère est celui d'écrivain, lui qui est l'auteur de sa fameuse comédie : « Trois jours ou une coquette. »

Il n'est pas donné à tout le monde d'écrire de pareilles choses. Heureusement !

Dernièrement, pendant les exercices de la garde civique, un incident comique — peu compatible avec la gravité inhérente à une institution aussi sérieuse — que la milice citoyenne — a déridé un instant le front soucieux de nos guerriers civils.

On faisait l'appel. Tout à coup, un nom bien connu dans la finance, éclate : monsieur B... de R... ! Pas de réponse.

Alors, de cette voix toujours calme, même au plus fort de la bataille, le général de Looz répondit :

« Dispensé comme garde champêtre adjoint dans la province de Namur ! »

Cette trouvaille ingénieuse suffira seule, n'en doutons pas, pour faire passer à travers les âges, le nom de M. B.

En attendant, tous nos collaborateurs sont en instance pour se faire nommer pompiers honoraires à Herstal.

DÉCORÉ

Il s'agit de moi. Je vais être décoré. Il y a quelques jours encore, j'étais loin de douter de ce qui me menaçait. Comme les malheurs parfois sont près de nous sans que nous y songions ! C'est une lettre qui m'a appris la chose. L'adresse était libellée comme suit :

« A Monsieur de Clapette, rue de l'Étuve, 12 Liège (Belgique) »

Voici ce que contenait la lettre :

Paris, le 4 avril 1884.

Monsieur de Clapette, Répondant à votre lettre du 1^{er} avril courant, qui vient de me parvenir, je vous informe que je suis à même de vous faire décerner ce que vous voudrez bien me préciser.

Si vous devez donner suite à votre projet, vous ferez bien de vous presser à prendre une prompt décision, car sous peu il y aura des changements qui rendront la chose difficile si non impossible.

Pour solliciter une distinction d'un gouvernement quelconque il faut fournir son acte de naissance et une note indiquant ce que l'on veut solliciter et y mentionner ses prénoms, nom, âge, lieu de naissance, qualités et demeure.

Les frais et droits d'obtention à payer varient d'après l'ordre et le grade choisis.

Je me tiens à votre entière disposition pour vous fournir les explications qu'il vous plaira de me demander et vous compléter les indications nécessaires.

En attendant, recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

DUBOYS, 39, rue La Bruyère, à Paris.

Ce malheureux M. Dubois rappelle que la lettre par laquelle j'étais sensé lui demander une décoration, est datée du 1^{er} avril, et cela ne le met pas en défiance.

La candeur de M. Dubois devrait valoir une décoration soignée à celui-ci.

Songez donc, un homme qui donne encore dans les poissons d'avril !

Mais les gouvernements sont si injustes vis-à-vis du vrai mérite.

Voici d'ailleurs les décorations variées que l'excellent M. Dubois veut bien mettre à ma disposition.

Je reproduis le petit tableau que cet homme de bien a joint à sa missive :

ORDRES

Nicham Iftikhar de Tunis

Chevalier fr. 4500
Officier » 2000
Ruban vert et rouge. — Délai 2 mois

Vénézuëla Bolivar

Ordre équestre fr. 2200
Ruban rouge, bleu et jaune. — Délai 3 à 4 mois
Christ Portugal

Chevalier fr. 4000
Ruban rouge. — Délai 4 mois
Espagne, Isabelle la Catholique

Chevalier fr. 3000
Ruban jaune et blanc. — Délai 4 mois
Medjidié de Turquie

Chevalier fr. 3000
Ruban rouge avec lisérés verts. — Délai 3 à 4 mois
On voit qu'il y a du choix.

Je regrette, cependant, de ne point voir figurer au tableau la Toison d'Or, la Jarretière ou les Chevaliers sautoyeurs des Alpes.

Ces ordres seuls me disent quelque chose.

Pour ceux que M. Dubois m'indique dans son tableau, j'irai difficilement jusqu'à me fendre de deux francs soixante quinze. Je le ferais pour Isabelle la catholique seulement, afin de pouvoir, en ma qualité de chevalier d'Isabelle, taper sur le ventre de Marfori en l'appelant « cher collaborateur ».

Il est donc probable que M. Dubois en sera pour ses frais.

Seulement, comme je tiens à le dédommager et à punir le déplorable fumiste qui a écrit en mon nom à l'estimable commiss-voyageur en décoration, je signale à M. Dubois deux personnes auprès desquelles des propositions... décoratives seraient certainement bien accueillies. Ce sont MM. Cralle (Aristide) et Dewandre (major). Ceux-là, je pense, sont prêts à se laisser enrubanner comme des mats de cocagne.

M. Dubois peut donc y aller carrément.

CLAPETTE.

CE QUE C'EST QU'UN HOMME

— Bast ! pour un homme de plus ou de moins !

Le docteur me regarda, béant.

— Fichtre ! fit-il. Et vous savez ce que c'est qu'un homme ?

— Mais cela s'apprend au collège, dans les Manuels de philosophie spiritualiste et aussi dans les petits Buffon. Il paraît que cet animal est fait à l'image de Dieu et qu'il est le chef d'œuvre de la nature.

— Vous en restez à ces lieux communs ! Je vous plains. Pour moi, vieux physiologue, je ne puis regarder un enfant sans trembler. Il m'est impossible de comprendre qu'étant né il vive encore. Ah ! ceux qui trouvent normal et régulier que la terre soit peuplée — même au tiers, ainsi qu'elle l'est — par cette bête factice qu'on appelle l'homme...

— Bête factice, l'homme ? interrompis-je. Ah ! celle-là, docteur, est de la force de quarante chevaux. Et j'éclatai de rire.

— Ah ! ça, mais, s'écria l'étrange médecin avec un geste digne de Frédéric, ah ! ça, vous en êtes donc encore à croire que la nature est bienveillante et qu'elle nous aime, peut-être ?

Il jeta son cigare par la fenêtre et se mit à marcher. La soirée était douce et sereine ; sur la ville endormie et ronflante il crépitait un foyer d'étoiles. Le docteur semblait indigné. Il s'arrêta devant la balustrade et montra le poing au firmament.

— Nous aimer, toi ? Mais tu nous hais ! Monstre d'ordre !

Et il reprit :

— La bienveillance de la nature pour l'homme, vous chantez cela, poètes ! Et vous éclatez en hymne de bénédiction ! Hélas ! elle est l'ennemie. Elle s'acharne sur l'espèce. Elle ne tend qu'à un but : supprimer l'homme de la création. On dirait que nous la gênaons dans les évolutions de son implacable indifférence.

Nos civilisations l'entravent, nos villes l'obstruent, nos maisons la volent, nos cultures la démentent. Elle use le temps à se débarrasser des peuples, de leurs ouvrages et de leurs souvenirs. Elle efface jusqu'à nos tombeaux. Son animosité crève les yeux.

Dans le commerce de l'homme avec la nature, citez-moi un échange que ne soit pas un piège de mort tendu par cette irréconciliable ennemie à la stupide confiance du genre humain. Le jour tue et la nuit assassine. Il nous vient autant de maux de la lumière que des ténèbres. Tout ce qui est vital est également mortel. A travers les quatre éléments accessibles, l'homme s'enfuit hérissé d'horreur, vaincu dans son intelligence, brisé dans sa force, terrassé dans sa volonté et convaincu enfin que le hasard seul dirige le monde. Envoyez-lui des baisers, à la nature.

Et vous dites : « Un homme de plus, un homme de moins, qu'importe ? lorsque je reste stupéfait, moi, qu'il en reste encore après cette décimation opioïdâtre de dix, de vingt, de cinquante siècles peut-être ! Sapristi ! vous n'êtes pas amateur de curiosité rares, car l'homme en est une.

Non seulement elle en veut à l'espèce tout entière, mais à chaque individu en particulier, à vous, à moi, à ce monsieur qui passe... Vous secouez la tête. Vous ne me croyez pas ?

La plus grande partie des animaux que nous, laissons vivre, s'ils arrivent à la mort naturelle, meurent sans avoir été malades. Et il en a toujours été ainsi, même aux jours où nous vivions demi-nus et pileux, à l'air libre des forêts. Nous sommes piqués par l'angine, on était piqué par la vipère. De toutes les bêtes nées de ses accouplements

monstrueux, l'homme est la seule pour laquelle la nature n'ait aucune pitié. C'est à croire que nous sommes le produit de quelque inceste avec la divinité et qu'elle veuille éteindre un remord en nous annihilant, l'horrible mère.

Quel phénomène extraordinaire qu'un homme vivant !

Les moyens que la nature a de nous abattre sont tellement innombrables que les médecins, pour leur part, ont renoncé à les compter. En regard, elle n'en a « pas un » pour nous conserver. La thérapeutique a beau s'appuyer sur la chimie, elle ne peut garantir l'efficacité d'aucun suc, d'aucun simple, d'aucun remède. Il n'y a pas de science de guérison. On croit, on espère savoir, on ne sait rien. Nous en sommes à l'hygiène, c'est-à-dire à un équilibre idéal, impossible, qui conduit à l'instinct et aboutit à la fatalité.

Elle préserve, abrite, soigne, répare, vivifie et renouvelle tout et tous, dans les trois ordres, excepté l'homme. Elle prend plus de souci d'un moustique que d'un Aristote ou d'un Shakespeare.

Voici le tableau de la vie humaine :

A peine né, l'enfant est attaqué par les germes morbides, les germes ataviques dont il est le réceptacle, par les influences climatiques, par sa nudité et par son allaitement.

S'il y échappe, il est entrepris par la dentition, puis par le sevrage. Je ne parle pas de la question de nourriture, que le pacte social a faite à peu près secondaire. Le petit chien aveugle rampe de lui-même jusqu'à la mamelle de la chienne ; l'enfant, clairvoyant, mourrait de faim à côté du sein de sa mère si elle ne l'y accrochait pas elle-même.

A peine sauf de ces premières « bienveillances » de la nature, le petit homme est assailli par les fièvres spéciales à l'enfance, car il y en a qui lui sont particulières, tant elle nous câline ! Les rougeoles, les varioles, les scarlatines, les méningites et le délicieux croup, qui porte le nom d'un armurier européen, son rival.

La décimation a commencé, nos petits sont déjà partis par milliers. Arrive sur ceux qui restent le bataillon des maux spéciaux à l'adolescence : une armée de choix ! On meurt si l'on a chaud, et si l'on a froid, on succombe. Si l'on n'a ni chaud ni froid, c'est la croissance qui vous guette. Si l'on sort vainqueur de cette transformation dite naturelle, on est assailli par des lutins foâtres appelés rhumes, qui en démolissent autant qu'un saint évêque en bénit.

Et l'on arrive ainsi, un sur cent, à la puberté.

L'enfant du miracle qui parvient, à travers plus de dangers qu'il ne compte de jours, à la crise de la puberté, inspire une rage particulière à la nature, car il s'agit pour elle de l'empêcher d'atteindre l'âge viril, l'âge où il peut se reproduire. Elle y emploie tout son génie. C'est un déchaînement. Elle pousse aux désirs pernicieux, aux imprudences volontaires, à la perversité consciente des instincts mortels. De quinze à vingt ans, tout ce qui attente à la vitalité maudite en ayant l'air de l'exercer devient une passion. Ce que nous nommons Vices et ce que nous nommons Vertus, ce sont des forces égales de suicide et de destruction. L'abatage continue.

Ajoutez à cela les autres « bienveillances » de réserve que l'on appelle accidents, et grâce auxquels on ne peut ni courir, ni bouger, ni manger, ni boire, sans s'exposer à tomber assommé, écartelé, empoisonné. L'aimable feu vous rôtit ; la douce eau vous noie ; la terre vous encense des arômes de ses fleurs vénéneuses que le zéphyr propage à coups d'ailes roses. Et remarquez avec quelle sollicitude la bonne mère vous les fait contagieuses.

Cette prévenance est à l'usage des villes et villages, où l'on meurt par quartier, tous ensemble, en se tenant la main.

Enfin, on tire à la conscription, et la nature passe la main à la société.

Il y a là pour elle un temps de repos, pendant lequel elle s'en fie à l'Homme même de son propre égoïsme. C'est la période de l'armurier européen qui porte le nom de sa première « bienveillance ». Quand cet armurier donne, la nature se tourne les pouces sur le ventre et elle regarde, en souriant, la bête humaine disparaître.

Il en survit de quoi lui garnir la paume de la main. Alors, presque satisfaite, elle s'amuse à les déformer, à les rendre ridicules, à les réduire en caricatures. Elle leur tire les lignes du visage ; elle leur dégarnit le front et les joues ; elle leur fait saillir les os et elle les replace à l'état puéril d'où ils sont partis. C'est l'atroce ironie de la vieillesse, c'est la suprême bienveillance de celle que vous chantez dans vos vers menteurs et illusoire ; c'est la signature de son œuvre de haine.

Quel miracle effrayant qu'un homme en vie !

Emile BERGERAT.

Dimanche dernier la foule qui circulait dans les grands magasins du Louvre où étaient étalées toutes les splendeurs nouvelles que cette maison met en vente a été impressionnée par un pénible accident.

Une jeune dame qui contemplait une superbe « visite » brodée, a été saisie par l'admiration, au point de s'évanouir. C'est en vain que l'on a imprégné cette dame de toute l'eau de Cologne qui se trouvait dans les magasins, l'évanouissement a persisté jusqu'au moment où le cavalier de la dame indisposée a eu acheté la visite en question. Alors

seulement l'évanouissement a cessé comme par enchantement.

En achetant cette visite à sa femme, cet homme intelligent aura du moins épargné celles des médecins.

Avis à ceux qui voudraient visiter demain les grands magasins du Louvre.

CONCERT DU CONSERVATOIRE.

Le dernier concert du conservatoire avait attiré, comme d'ordinaire, un public nombreux au Théâtre royal.

Le grand succès de la soirée a été pour « la vie d'un artiste » de Berlioz, magistralement exécutée par l'admirable orchestre du conservatoire.

Cette musique puissante, mâle, a positivement empoigné le public. J'entends, naturellement, le public qui écoute, le public du rez-de-chaussée et du pigeonnier. Pour l'autre, le public des premières loges et du balcon, il est convenu depuis longtemps que l'on ne va pas au concert du conservatoire pour entendre ou même pour écouter de la musique. Ces dames y vont simplement pour exhiber leurs toilettes et s'il leur arrive de songer aux *ut* de poitrine, ça n'est que pour exhiber ceux qu'elles possèdent... extérieurement. Du côté des hommes, on fait de petites visites à ses amis et connaissances, aux jeunes filles à marier et aux dames qui donnent des bals, ou bien encore on lorgne avec admiration le corsage de M^{me} X. — et même l'absence du corsage quand il y a « du monde au balcon. »

On peut dire qu'au concert du conservatoire pour le goût, l'attention et même les connaissances musicales, ce sont surtout le parterre et l'amphithéâtre qui sont dignes des loges !

Cette constatation m'a suggéré une idée que je crois bonne et que je soumets à l'intelligent directeur du conservatoire.

Puisqu'à ce concert les « petites gens » écoutent et que le grand monde bavarde, on pourrait donner deux concerts au lieu d'un. A l'un de ces concerts, on ne ferait pas de toilette, mais on ferait de la musique ; ce serait le concert pour la « basse classe. » A l'autre, on ferait toilette — mais pas de musique. Pendant trois heures, les dames pourraient s'éventer, exhiber leurs toilettes, leurs coiffures, leur gorge et même leurs mollets si cela leur plaît, les jeunes gens pourraient papillonner d'une loge à l'autre, en émaillant leur conversation de ces mots spirituels dont ils ont le secret. Ce serait le concert du monde *pschutt* !

De la sorte, tout le monde serait servi selon ses goûts — et du moins ceux qui vont au concert du conservatoire pour écouter ne seraient plus ennuyés par le caquetage d'une jeune pimbêche ou d'un gommeux imbécile.

CLAPETTE.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Direction M. Gally.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 13 avril 1884

5^e représentation de :

Lohengrin, grand opéra en 3 actes et 4 tableaux, de Richard Wagner.

Lundi 14 avril 1884

Pour les représentations de M^{lle} GÉRALD
Carmen, opéra comique en 4 actes.

Eden - Théâtre

Direction SENN.

Bureau à 7 1/2 h. — Rideau à 8 0/0 h.

Tous les soirs

SPECTACLE VARIÉ

NOUVEAUX DÉBUTS

Trinck-Hall d'Avroy

SAISON D'ÉTÉ

DIMANCHE 13 AVRIL

A 4 heures, grand concert de symphonie, sous la direction de M. D. D. METRON.

BALZA, professeur d'escrime, professeur du Cercle Saint-Georges et du Conservatoire. Leçons particulières. S'adresser au local du Cercle Saint-Georges, Café des Milles Colonnes.

DEMANDEZ

L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain.

C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucun autre liquide pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS IMPORTANT aux personnes économes. — La grande maison de parapluies, 48, rue Léopold, met en vente des parapluies véritables anglais, légèrement défrichés, en bon état de croisée, monture paragon, manche élégant, au prix incroyable de fr. 7-50, des parapluies valant en moyenne de 12-50 à 15 francs.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

REVUE DE LA SEMAINE

UNE SÉANCE A LA CHAMBRE.
BEAUTÉS DU RÉGIME PARLEMENTAIRE



A L'ASSOCIATION LIBÉRALE.



Messieurs nous allons mettre aux voix la question de savoir si nous devons tous donner notre démission. Que ceux qui votent contre se lèvent.